

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

La nuit dans le Journal d'un Curé de campagne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 34-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La nuit dans le Journal d'un Curé de campagne

Dans les pages qui suivent, je voudrais simplement rapprocher certaines citations du *Journal d'un Curé de campagne* pour rendre sensible la profonde unité de l'imagination créatrice de Bernanos. Ce thème de la nuit se révèle si riche qu'il comprend en définitive toute la vision bernanosienne de l'homme et de sa destinée. Vision qui à certains égards se rapproche des tableaux de Rembrandt ; d'ailleurs, l'univers du *Journal* n'est guère coloré : tout est dit en clair-obscur. Admirable traduction des profondeurs du cœur humain, ambigu à souhait !

L'Heure de Satan et de Jésus

Ainsi que toutes les réalités profondément humaines, la nuit chez Bernanos nous apparaît prodigieusement riche et complexe, aux valeurs opposées. Elle est l'heure de Satan, mais aussi de Jésus, le Sauveur ; elle est absence de lumière, mais aussi ténèbres de la chair malade, de l'âme en détresse. « La nuit appartient au diable » (1039 ; 16).¹ En effet, dès les premières pages de son *Journal*, le Curé de campagne considère le village — qui tend à devenir une paroisse morte — : « il avait l'air de s'être couché là, dans l'herbe ruisselante, comme une pauvre bête épuisée. Que c'est petit, un village ! Et ce village était ma paroisse. C'était ma paroisse, mais je ne pouvais rien pour elle, je la regardais tristement² s'enfoncer dans la nuit, disparaître... » (1031 ; 6).

¹ Les chiffres renvoient, le premier à l'édition de la Pléiade, le second à l'édition du Livre de Poche.

² Ce thème — si important — de la tristesse, apparaît ici avec sa double valeur : il y a la tristesse du village médiocre qui s'enfoncé « tristement » dans la nuit de l'ennui, de la vieillesse spirituelle ; il y a la tristesse que ressent le Curé au contact de sa paroisse où « Dieu n'est pas aimé » (cf. 1206 ; 245).

Ainsi, la nuit a partie liée avec l'ennui, fruit de la médiocrité, de la mesquine veulerie de l'homme qui, se divertissant ou non, finit toujours par s'enliser et disparaître dans la nuit et le néant, seule réponse aux appels lancés à la grandeur par le prêtre. « Mais il n'y a pas de vérités moyennes ! Quelque précaution que je prenne, et quand j'évitais même de le prononcer des lèvres, le nom de Dieu semble rayonner tout à coup dans cet air épais, étouffant, et des visages qui s'ouvraient déjà se ferment. Il serait plus juste de dire qu'ils s'obscurcissent, s'enténébrent » (1105 ; 107). S'il est vrai que tous nous sommes capables de nous coucher dans la boue (1203 ; 241), alors la nuit demeure en vérité une tentation, permanente et universelle.

Toutefois, sa valeur ne s'épuise pas là. Tant s'en faut. N'est-elle pas, en effet « l'office des réguliers » (1039 ; 16) ? En elle, s'élaborent la musique, la vie, la beauté du monde. Non sans peine, non sans lutte secrète mais terrible, qui exige l'audace, le courage, une attitude en laquelle se reconnaîtrait le plus vaillant des légionnaires (cf. 1216 ; 259). La musique, c'est le frémissement de l'espérance, le cri, qui devient « comme le chant de la lumière, elle était la lumière même, et je croyais la suivre des yeux dans sa courbe immense, sa prodigieuse ascension » (1212 ; 254). La vie, c'est le jaillissement créateur, la jeunesse, le consentement au risque béni, « le risque immense du salut, qui fait tout le divin de l'existence humaine » (1116 ; 121) ; mais, cela, vécu dans la communion d'hommes amis et solidaires.

La beauté, enfin, se révèle dans la transparence d'un monde devenu léger, impondérable, d'un univers délivré de toute lourdeur, de toute opacité, de tout vieillissement, délesté de toute fatalité. Si, tout à l'heure, la nuit apparaissait comme une tentation, elle se révèle ici comme la vocation de tout prêtre authentique, de tout chrétien fidèle ; car un chrétien est appelé à se considérer humblement « comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ » (1258 ; 316).

La vocation du Curé de campagne

Il existe une nuit, bénie entre toutes, merveilleusement chantée par Péguy, qui est celle de Gethsémani. Nuit totale, absolue et qui pourtant se dissout dans la splendeur lumineuse du jour qui ne finit pas. C'est elle qu'habite le Curé de campagne. Il sait qu'il lui est demandé de souffrir par les âmes et pour elles ; comme le Seigneur au jardin des Oliviers, il aspire à rencontrer une présence humaine, fraternelle, en

qui il pourrait contempler le visage du Père de toutes consolations. Cela aussi le prêtre se le verra souvent refuser. Ou la réponse à son attente douloureuse prendra un autre chemin. « Les moines souffrent pour les âmes. Nous, nous souffrons par elles, cette pensée qui m'est venue hier soir a veillé près de moi, toute la nuit, comme un ange » (1052 ; 34).³ L'ange peut se présenter comme un petit garçon du catéchisme : « d'une beauté très singulière, qui donne invinciblement l'impression, presque déchirante, de l'innocence — une innocence d'avant le péché, une innocente pureté d'animal pur (...) j'ai cru lire dans ses yeux calmes, attentifs, cette pitié que j'attendais » (1100 ; 100). L'ange, à l'heure de sa mort, deviendra sa propre enfance : réconcilié alors avec elle, le Curé se verra assis au bord du chemin ; ils respireront, un moment, sans rien dire « la grande paix du soir où nous allons entrer ensemble » (1254 ; 311-312).

Mais, parfois, malgré le désir lancinant et tenace, l'ange ne revient pas (cf. 1054) ; impossible — d'une impossibilité autant matérielle que spirituelle⁴ — de le joindre : « j'aurais donné je ne sais quoi pour une parole humaine de compassion, de tendresse » (1100 ; 100). Le prêtre lutte contre la tentation de courir jusqu'à Torcy, voir, entendre l'ami, l'écouter. C'est lui au contraire, qui devra accueillir, par exemple, Chantal, la haineuse, la révoltée ; et apprendre l'absence du Curé de Torcy, hospitalisé. Pire encore, à ce besoin de compassion fraternelle rien ne répondra que la méchanceté calomnieuse des pensées et des propos de certains paroissiens.

Au cours d'une conversation grave qu'il eut avec son ami et vieux maître, le Curé de Torcy, une confirmation lui fut accordée ; il sait que rien ne l'arrachera à la place choisie pour lui de toute éternité : « j'étais prisonnier de la sainte Agonie » (1187 ; 219). Telle est bien sa vocation profonde, où tout son être et son action s'expriment. C'est la bienheureuse passion du Sauveur qui l'enveloppe de toutes parts ; s'écoulent en lui la divine et tendre compassion pour les pécheurs et la sainte angoisse du Sauveur.

³ Comment ne pas songer à l'évangile de Luc ? « Alors lui apparut, venant du ciel, un ange qui le réconfortait », 22 : 42.

⁴ A maintes reprises, le Curé sent comme une exigence spirituelle impérieuse de garder pour lui seul certaines épreuves, persuadé qu'une douleur vraie « appartient d'abord à Dieu » (1096 ; 95), qu'elle se trouve assumée par Dieu (cf. 1064) ; si elle passe « de pitié en pitié, ainsi que de bouche en bouche, il me semble que nous ne pouvons plus la respecter ni l'aimer... » (1231 ; 279-280). Il ira même plus loin, il ira jusqu'à écrire : « si je cédaï à la tentation de me plaindre à qui que ce fût, le dernier lien entre Dieu et moi serait brisé, il me semble que j'entrerais dans le silence éternel » (1130 ; 141).

Voilà pourquoi si souvent le Curé note dans son Journal certaines impressions, certains jeux de scène où il se voit prisonnier. Prisonnier de sa paroisse : « Alors que je me croyais encore au seuil de ce petit monde, j'étais déjà entré bien avant, seul — et le chemin du retour fermé derrière moi, nulle retraite » (1102-1103 ; 104). Prisonnier de Chantal : « Elle s'est jetée entre moi et la porte, elle me barrait le seuil de ses deux bras étendus » (1177 ; 206). Prisonnier du docteur Laville : « Il s'est placé entre moi et la porte, je me demandais si je sortirais jamais de cette chambre, je me sentais comme pris au piège, au fond d'une trappe » (1235 ; 285) ; et il ajoutera plus tard : « Nous étions prisonniers l'un de l'autre » (1237 ; 288). Il est, en vérité, celui qui rend visite aux malheureux, aux prisonniers, lumière sur ceux qui gisent à l'ombre de la mort. Il descend dans leur enfer et leur tend la main. On peut donc considérer l'accomplissement de son ministère sacerdotal comme le sacrement de la Passion du Christ Jésus.

Lisons attentivement les pages consacrées à la rencontre nocturne du Curé avec Séraphita Dumouchel (1196-1201 ; 231-238), et nous retrouverons une série d'éléments évangéliques : il vit, il revit le chemin de croix. La terre argileuse, boueuse⁵ colle à ses semelles, l'alourdit, tend à ne faire qu'un avec lui. « Je croyais encore lutter pour me tenir debout, et je sentais cependant, contre ma joue, l'argile glacée » (1197 ; 232). Première chute, que suit une sorte de rencontre avec la Vierge-Enfant, qu'il priait tout en cheminant : « elle faisait penser à je ne sais quelle grande nuit douce, infinie » (1198 ; 234). Il poursuit sa route, « esclave d'une souffrance trop vive », puis s'effondre une nouvelle fois. « La nuit m'a paru soudain plus noire, plus compacte, j'ai pensé que je tombais de nouveau, mais cette fois c'était dans le silence. J'y ai glissé d'un seul coup. Il s'est refermé sur moi » (1198-1199 ; 235). Le voilà enfoui dans la boue, dans la nuit, ne faisant qu'un avec elles, ne faisant qu'un avec Séraphita : « J'ai pu me relever sur les genoux, et nous nous sommes trouvés brusquement face à face » (1199 ; 236). La « méchante » petite fille, déjà perverse, au contact d'une telle présence devient une nouvelle Véronique essuyant la sainte Face. Le bon Pasteur a recouvert la brebis perdue, s'étant fait semblable à elle, s'égarant dans les ténèbres. Ce geste, sans cesse repris, il le refera en mourant. Ayant demandé l'hospitalité à un ancien camarade de séminaire, qui a renié son sacerdoce, il pénètre là encore dans une parfaite solitude, dans une totale nuit ; dans l'absence de toute beauté, celle des lieux, celle de l'être. « Il n'y a pas de solitude plus profonde qu'une certaine laideur, qu'une

⁵ Nous savons toute la valeur symbolique de la boue chez Bernanos : elle manifeste l'ennui, l'alourdissement, la désagrégation de l'esprit, le pourrissement, l'amollissement de l'être qui se liquéfie et finit par s'immobiliser en un lac de boue.

certaine désolation de la laideur» (1246 ; 300). Laideur matérielle qui prolonge et reflète celle, essentielle, que vient racheter le Curé d'Ambri-court, la laideur du prêtre devenu médiocre, ou peut-être la monstruosité du mauvais prêtre (cf. 1089 ; 86).

Nuit : lieu d'un merveilleux échange

Responsable d'une paroisse qui comprend, en plus d'un village, une série de hameaux répartis çà et là, éloignés les uns des autres, aux demeures « disséminées à travers les prairies » (1196 ; 232), le Curé d'Ambri-court s'épuise à passer en revue son troupeau, aux brebis dispersées, perdues dans le brouillard et les ténèbres⁶, et l'on comprend qu'il ait, à maintes reprises, le sentiment que sa vie, toutes les forces de sa vie vont se perdre dans le sable (cf. 1053 ; 36). Il n'hésiterait pas à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang (cf. 1061 ; 47) ; sachant qu'il n'est pas fait pour la guerre d'usure (cf. 1077 ; 68), il dissipe sans compter sa propre substance, au point qu'une nuit il éprouve « une défaillance qui ne peut se définir, une véritable hémorragie de l'âme » (1099 ; 99) : tout le meilleur de lui-même, ses forces, sa vie, sa foi, sa prière, il le répand sans compter dans le sable et la boue des âmes qui forment sa paroisse. Il livre tout son être, pressé par la divine charité qui va susciter maintenant un mouvement inverse, non moins douloureux et épuisant.

« Le mal jeté n'importe où, germe presque sûrement » (1110 ; 114) ; va-t-il fructifier dans l'âme du Curé ? Cette perspective — à laquelle au fond il ne croit pas — ne laisse toutefois pas de le faire chanceler, car il éprouve en lui cela même qui habite, ronge et dévore insensiblement, tel un cancer ou la lèpre, l'être et l'âme de ses paroissiens. « Il est une heure : la dernière lampe du village vient de s'éteindre » (1113 ; 118). Cette dernière lampe, signe de présence et de vie au sein des ténèbres, serait-ce lui-même ? Il a communiqué sans mesure, mais sans compromission, au mal de sa paroisse et voici qu'il a l'impression de respirer, d'aspirer la nuit. « La nuit entre en moi par je ne sais quelle inconcevable, quelle inimaginable brèche de l'âme. Je suis moi-même nuit » (1113 ; 118). Il se croit soudain dénué de toute pitié, « si j'allais ne plus aimer », et, prisonnier de la sainte Agonie, il refait spontanément le geste du Seigneur : « je me suis étendu au pied de

⁶ Cf. Ezéchiel, 34 : 11-17.

mon lit, face contre terre ». Geste d'épuisement, de détresse, d'imploration ; prière, mais aussi geste d'acceptation totale, d'abandon. La nuit s'avère si épaisse qu'il lui semble avoir vécu dans la ligne même de Satan qui joue avec les hommes ou les rend captifs, les conduisant sur le chemin de la décréation.⁷ « Il me semble avoir fait à rebours tout le chemin parcouru depuis que Dieu m'a tiré de rien. Je n'ai d'abord été que cette étincelle, ce grain de poussière rougeoyant de la divine charité. Je ne suis plus que cela de nouveau dans l'insondable Nuit. Mais le grain de poussière ne rougeoit presque plus, va s'éteindre » (1113-1114 ; 119). Cesserait-il d'être une pierre embrasée qui réchauffe, éclaire et enflamme ?

Il s'éprouve comme quelqu'un que Dieu aurait « jeté au désespoir » (1144 ; 160) ; en fait, comme Thérèse de Lisieux, il mange à la table des pécheurs ; il sent au fond de lui-même son âme comme si elle était celle des pécheurs. « Je crois de plus en plus que ce que nous appelons tristesse, angoisse, désespoir, comme pour nous persuader qu'il s'agit de certains mouvements de l'âme, est cette âme même » depuis la chute du péché originel (1183 ; 214). A certaines heures de son ministère, on peut bien affirmer qu'il s'opère une mystérieuse substitution — « âme pour âme » (1226 ; 273) — : uni étroitement au Sauveur, lui, l'innocent, l'enfant en qui il n'y a pas de vieillard (1194 et 1254 ; 229 et 311), il est fait péché pour que les autres soient visités de la grâce, de la jeunesse vivante de Dieu. Tout cela, vécu dans la plus totale solitude et dans l'incompréhension des hommes : « ...je dirais que de la tête aux pieds, je n'étais plus que silence. Silence et nuit » (1189 ; 222). Mais toujours, cet état douloureux d'impuissance radicale, d'abandonnement intérieur, cette pénétration dans une solitude et une tristesse⁸ croissantes amorcent dans le prochain un processus de renaissance, de résurrection intérieures.⁹ Les premiers contacts sérieux avec Chantal commencent à l'heure où le prêtre éprouve une solitude « véritablement

⁷ L'homme qui n'est que le *jouet* de Satan conserve miséricordieusement en lui quelque chose de l'Enfance qui pourra lui permettre, un jour, de s'ouvrir à l'héroïsme surnaturel (1115-1116 ; 121). Tandis que l'homme qui est devenu la *proie* de Satan est totalement aliéné, au double sens du mot (1128 ; 138). C'est ainsi que Satan remonte « le courant de la vie au lieu de le descendre et s'épuise en tentatives absurdes, effrayantes pour refaire, en sens contraire, tout l'effort de la Création » (1087 ; 82). Voilà pourquoi Bernanos présente le monde du péché comme l'image du monde de la grâce reflétée dans une eau noire et profonde (cf. 1139 ; 152).

⁸ La tristesse comme la solitude a toujours une double valeur, divine et satanique (voyez par exemple : pp. 1135, 1183, 1187, 1192 et sq., 1197-1198 ; 147-8, 214, 219, 225 et sq., 233).

⁹ Comment ne pas relire ici les propos de saint Paul aux Corinthiens ? « Ainsi la mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous », II Cor. 4 : 7 et sq.

inhumaine » (1130 ; 141) ; et c'est quand il va quitter sa paroisse, rongé à mort par le cancer, que le village lui apparaît « bien différent de ce qu'il était en automne (...) il ne touche plus à la terre, il m'échappe, il s'envole. C'est moi qui me sens lourd, qui pèse d'un grand poids sur le sol » (1208 ; 248). L'échange admirable s'est opéré. Mais n'allons pas croire que le prêtre perde absolument tout, pas plus que le Verbe s'incarnant dans notre chair de péché ne perd sa sainte divinité. Ici, il lui reste la prière. « Comme le village, ma prière n'a plus de poids, s'envole... » (1200 ; 240). C'est que, jamais, la nuit n'est absolue.

Rafraîchissantes ténèbres

Ne nous leurrons pas. Rien de plus inexact que de croire à un Curé d'Ambricourt vivant dans la tristesse. Au contraire, c'est un homme gai, qui aime à rire. Aussi est-il nécessaire de souligner maintenant dans le Journal ce qui manifeste une lumière fidèle au cœur des plus épaisses nuits. Bernanos n'aime pas présenter longuement ses personnages et décrire avec minutie le paysage, le cadre de l'action, comme le fait Balzac. Ce qui l'occupe, c'est le mystère de l'homme et de sa vie, aussi — et nous l'avons déjà vu en passant — des notations précises n'apparaissent que comme l'écho et le reflet de ce mystère dans une situation concrète. A ce niveau déjà, nous découvrons que jamais la nuit n'est totale, tant que bat le cœur d'un homme. Alors qu'il se trouve chez le docteur Laville — sorte de double dégradé, humilié du prêtre — le Curé note : « La fenêtre s'ouvrait sur une courette et j'apercevais à travers les vitres une muraille noire de suie percée d'ouvertures si étroites qu'elles ressemblaient à des meurtrières »¹⁰ (1232 ; 281-282). Au cours de l'épreuve atroce de son errance à travers la nuit et les champs, et de sa rencontre avec Séraphita, il lui a pourtant semblé « que le jour se levait. C'était le reflet d'une lanterne sur le talus, en face de moi » (1199 ; 235). Les grandes crises de souffrances physiques et morales débouchent toujours dans quelque chose de tendrement lumineux, quelque chose qui ressemble à la douce joie de l'enfance. Après avoir eu l'impression qu'il était lui-même la dernière lampe du village qui s'éteignait, il se réveille très tard : « La matinée est si claire,

¹⁰ La présence, le rayonnement du prêtre pourront s'infiltrer dans l'âme du médecin à la faveur de ces brèches, de même qu'ils ont envahi peu à peu l'âme, si close pourtant, de la comtesse que reflétait « l'immense pelouse fermée par la muraille noire des pins, sous un ciel taciturne. C'était comme un étang d'eau croissante » (1146).

si douce et d'une légèreté merveilleuse. Quand j'étais tout enfant, il m'arrivait de me blottir, à l'aube, dans une de ces haies ruisselantes... » (1114 ; 119).¹¹

Lorsque Chantal émerge insensiblement de la nuit, mais avec peine et résistance, « l'aube montait lentement à travers les vitres crasseuses de la sacristie, une aube d'hiver, d'une effrayante tristesse » (1133 ; 144). Vers la fin de sa vie, qu'il pressent de façon sourde et obscure, il songe aux « derniers matins de cette semaine, à l'accueil de ces matins, au chant des coqs, à la haute fenêtre tranquille encore pleine de nuit, dont une vitre, toujours la même, celle de droite, commence à flamber... » (1231 ; 280) ; il l'apprendra un peu plus tard, c'est vers la rencontre de sa propre enfance, si fraîche, si pure, si noble, qu'il s'achemine. Et à l'heure où les derniers instants arrivent, nous retrouvons tous les éléments admirablement réunis : « J'ai dit mon chapelet, la fenêtre ouverte sur une cour qui ressemble à un puits noir. Mais il me semble qu'au-dessus de moi l'angle de la muraille tournée vers l'est commence à blanchir » (1257 ; 316). Parfois alternent et s'échangent la nuit de la chair malade et le jour de l'âme sacerdotale ; il est des moments où l'âme gorgée de nuit tient debout grâce au corps baptisé où s'est réfugiée la foi (cf. 1117 et 1125-1126 ; 123, 134-135). Il arrive même que les journées finissent pas recevoir les mêmes qualifications qui jusque-là avaient été réservées aux nuits : « Journée terrible pour moi » (1131 ; 142).

Ainsi l'unité est accomplie, le Christ et son ministre, le prêtre et sa paroisse, le corps et l'âme, le jour et la nuit, prisonniers les uns des autres, échangent leurs qualités, mais finalement, toujours triomphent la vie, la lumière et l'amour. La paroisse qui a bénéficié d'une mystérieuse transfusion de sang se libérant ainsi, peut-être, de son cancer spirituel, n'a plus besoin de regarder mourir son pasteur (cf. 1061 ; 47) ;¹² il devra le faire, seul, dans la misère d'une ville moderne, dans le taudis d'un camarade défrôqué ; sa paroisse devient aussi vaste que l'univers, son ministère s'adresse à l'humanité entière, en rachetant — prisonnier de la sainte Agonie — l'indignité de celui qui a trahi.

¹¹ « La délivrance de l'aube m'est toujours aussi douce. C'est comme une grâce de Dieu, un sourire. Que les matins soient bénis ! » (1208 ; 248).

¹² Nous le savons, Monsieur Ouine, qui hait le matin (1470), qui s'est exclu de la vie, qui a comme perdu toute densité spirituelle, ne peut plus se « voir mourir », alors que, à l'opposé, la Prieure des *Dialogues des carmélites* (cf. 1597) ne peut en rien se distraire de cette vue. Le curé d'Ambricourt lie à un tel point son propre sort à celui de sa paroisse qu'il voudrait que celle-ci ait assez de vitalité pour le « voir mourir » comme il le fera sans doute lui-même. Cela sera réservé à la ville.

Le frémissement de l'aube

Nous avons vu la référence divine et démoniaque de la nuit, ainsi que son épanouissement dans une lumière douce et légère. Il faudrait maintenant souligner un nouvel élément : certains bruits, perçus au sein des ténèbres. A plusieurs reprises, le Curé d'Ambricourt est inquiet par des manifestations insolites de quelqu'un qui rôde « cherchant qui dévorer ». ¹³ On n'est pas toujours assuré que ces bruits soient extérieurs : « Je m'éveillais brusquement avec, dans l'oreille, un grand cri... » (1099 ; 99). Souvent, il s'agit d'une réalité, mais combien mystérieuse, inexplicable ! « Vers trois heures du matin (...) la porte du jardin s'est mise à battre, et si violemment que j'ai dû descendre. Je l'ai trouvée close (...) Vingt minutes plus tard, environ, elle s'est mise encore à battre, plus violemment que la première fois... ! » (1105). Le vent n'explique pas tout, puisque la porte avait été soigneusement fermée, la veille au soir. Les choses se précisent parfois : « On est revenu cette nuit (...) dans le jardin du presbytère. J'imagine qu'on se proposait de tirer la sonnette lorsque j'ai ouvert brusquement la lucarne, juste au-dessus de la fenêtre. Les pas se sont éloignés très vite » (1123 ; 132). Une fois encore, au retour, très tard, d'une des dépendances de la paroisse, le Curé d'Ambricourt, épuisé, garde le souvenir angoissé d'une rencontre avec Chantal, lorsque soudain « je me suis levé d'un bond, les tempes battantes, le cerveau terriblement lucide, avec l'impression — la certitude — de m'être entendu appeler... (...) J'ai fait le tour du jardin, vainement » (1140 ; 155). Nous le voyons, ces diverses manifestations nocturnes voguent indécises entre le rêve et la réalité, entre la malveillance et l'appel, entre une malveillance toute humaine et une présence redoutable et subtile. Mais il y a autre chose. Ces bruits sont aussi les battements d'aile de l'espérance, la palpitation d'une joie sacerdotale et fraternelle, ¹⁴ où alternent nuit et lumière, tristesse et joie, désespoir et espérance. Le frémissement traduit à l'ouïe le clair-obscur.

Le prêtre atteint les derniers instants de son calvaire, celui du « doux miracle des mains vides ». Il se sait rongé d'un cancer de l'estomac, les hémorragies se succèdent, il crache une sorte de boue sanguinolente, le médecin ne lui a laissé aucun espoir. Le voilà seul, privé d'Olivier, privé du Curé de Torcy.

¹³ Cf. I Pierre 5 : 8.

¹⁴ Nous pouvons comparer les deux types de bruits, l'un violent, brutal, aigu, l'autre au contraire presque imperceptible, sorte de joyeux tremblement, avec ce que dit saint Ignace pour qualifier les effets de la présence en l'âme du bon et du mauvais esprit (cf. *Exercices spirituels* n° 335).

Il quitte la rue pleine de soleil et pénètre dans une église. « Il y avait trop de monde. Cela aussi est enfantin, mais j'aurais voulu m'agenouiller librement sur les dalles, m'y étendre plutôt, m'y étendre face contre terre » (1228 ; 276).¹⁵ Insensiblement, il éprouve le sentiment de devenir cette foule ambiante ; on dirait que sa prière s'émiette en une multitude de peurs. « Et lorsque je fermais les yeux, que j'essayais de concentrer ma pensée, il me semblait entendre ce chuchotement comme d'une foule immense, invisible, tapie au fond de mon angoisse, ainsi que dans la plus profonde nuit » (1228). Ainsi une fois de plus, le prêtre est prisonnier de cette foule, il la devient, et sa nuit s'ouvre, mystérieusement, sur la lumière. Il finit par sortir de l'église, retrouve la rue ensoleillée. « Mais je ne sentais qu'une légèreté incompréhensible. Ma stupeur, au contact de cette foule bruyante, ressemblait au saisissement de la joie. Elle me donnait des ailes » (1228 ; 276). Non seulement, le Curé s'identifie à la foule, il s'identifie encore à l'église.

Dans l'estaminet, quelques ouvriers rient de lui. « Le bruit qu'ils font ne me trouble pas, au contraire. Le silence intérieur — celui que Dieu bénit — ne m'a jamais isolé des êtres. Il me semble qu'ils y entrent, je les reçois ainsi qu'au seuil de ma demeure. Et ils y viennent sans doute, ils y viennent à leur insu. Hélas ! je ne puis leur offrir qu'un refuge précaire ! Mais j'imagine le silence de certaines âmes comme d'immenses lieux d'asile. Les pauvres pécheurs, à bout de forces, y entrent à tâtons, s'y endorment, et repartent consolés sans garder aucun souvenir du grand temple invisible où ils ont déposé un moment leur fardeau » (1230 ; 278). La nuit se blottit dans l'aube qui la résorbe, la foule se repose dans l'âme silencieuse et adorante, quelque chose frémit et palpète et chuchote, partout. Il y a la moto d'Olivier dont le bruit de sirène ou le grondement « s'enfle et décroît tour à tour selon les caprices du vent, ou les sinuosités de la route » (1210 ; 250-251) ; elle étincelle, jette un « cri sauvage, impérieux, menaçant, désespéré », devient un puissant râle, puis s'élève d'un bond « jusqu'à ne plus donner qu'une seule note, d'une extraordinaire pureté. Elle était comme le chant de la lumière, elle était la lumière même, et je croyais la suivre des yeux dans sa courbe immense, sa prodigieuse ascension » (1212 ; 254).¹⁶ Il y a encore le murmure des arbres qui répond à celui de l'âme

¹⁵ On retrouve le geste, déjà rencontré, et qui reprend celui de Jésus au Jardin des Oliviers et lors du chemin de croix.

¹⁶ Notons la répétition de la même image profonde : celle du fréuissement lent, de la palpitation. Les sinuosités de la route, les bouffées du vent, celles du bruit, le scintillement lumineux, le flamboiement de la moto ou de la route, dessinent le même modèle. Enfin le cri violent, qui s'abaisse ensuite en râle et finit par remonter en une courbe immense et lumineuse. Le bruit et ces alternances d'ombre et de lumière s'unifient dans la paix du matin triomphal.

en prière. « J'ai prié jusqu'à l'aube. C'était comme un grand murmure de l'âme. Cela me faisait penser à l'immense rumeur des feuilles qui précède le lever du jour. Quel jour va se lever en moi ? » (1223 ; 268).¹⁷ Une chose tout à fait significative, c'est l'extrême attention que le Curé d'Ambricourt porte aux bruits, aux rumeurs de la rue. C'est à peine s'il prend garde aux propos du médecin. « ... j'étais déjà par la pensée au seuil de cette maison funèbre, je me perçais dans la foule rapide... » (1240 ; 292).¹⁸

Le grand peuplier, qui ne faisait qu'un avec la nuit, pressent l'imminente venue de l'aube : il se met à frémir ; le Curé va mourir, il est tout bourdonnant des bruits de la rue, des rumeurs de la foule, et il sent se lever en lui et autour de lui la grande aube de la divine réconciliation, où tout se résorbe enfin dans la jeunesse et la vie de Dieu. C'est chargé de tout l'univers que, membre souffrant de Jésus-Christ, il pénètre dans le royaume de l'admirable lumière.

Gabriel Ispérian

¹⁷ Lorsque le curé sera en ville, la notation recevra un caractère concret, plus tendrement précis : « Je croyais entendre le grand peuplier qui par les nuits les plus calmes s'éveille bien avant l'aube » (1246 ; 300). C'est que la mort est toute proche : tout son être frémit avant l'aube de l'éternel matin.

¹⁸ Il se glisse dans la foule comme il le fait, pauvrement dans la douleur à l'imitation de sa mère (1230 ; 279) ; ce n'est pas autrement qu'agit l'amie — admirable — de Dufréty : « Hé bien, donc, lorsque je ne suis plus capable de rien, que je ne me tiens plus sur mes jambes, avec mon mauvais point de côté, je vais me cacher dans un coin, toute seule et — vous allez rire — au lieu de me raconter des choses gaies, des choses qui remontent, je pense à tous ces gens que je ne connais pas, qui me ressemblent, — et il y en a, la terre est grande ! — les mendiants qui battent la semelle sous la pluie, les gosses perdus, les malades, les fous des asiles qui gueulent à la lune, et tant ! et tant ! Je me glisse parmi eux, je tâche de me faire petite, et pas seulement les vivants, vous savez ? les morts aussi, qui ont souffert, et ceux à venir, qui souffriront comme nous... — " Pourquoi ça ? Pourquoi souffrir ? " qu'ils disent tous... Il me semble que je le dis avec eux, je crois entendre, ça me fait comme un grand murmure qui me berce » (1252 ; 309). Tout naturellement le mot de *murmure* vient sous la plume de Bernanos évoquant une âme si ouverte, si communiant à la détresse humaine et à la divine espérance.